

Livres

Volume 47, Number 189, Winter 2002–2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Livres]. *Vie des Arts*, 47(189), 61–62.



Traité des couleurs

DE LA COULEUR AVANT TOUTE CHOSE

TRAITÉ DES COULEURS

Libero Zuppiroli, Marie-Noëlle Bussac

Photographies : Christiane Grimm

Presses polytechniques
et universitaires romandes

Format : 30 x 22 cm ; 384 pages ;
130 planches en couleurs.

Prix : 125 \$

Diffusion : Éditions de l'École
Polytechnique de Montréal

Combien peut-on dénombrer de couleurs dans l'arc-en-ciel ? Pourquoi l'eau quand elle gèle demeure-t-elle transparente tandis que la neige offre une glace blanche ? Pourquoi, contrairement à la peinture à l'eau ou à l'huile, le mélange des lumières jaune et bleue ne donne pas du vert mais du blanc ? Les auteurs du *Traité des couleurs*, Libero Zuppiroli et Marie-Noëlle Bussac, physiciens et chercheurs spécialistes des couleurs, ont eu l'ingénieuse idée d'appréhender sans les séparer les contributions de l'optique, de l'interaction lumière-matière, de la physiologie de l'œil, de la biologie moléculaire, ainsi que les questionnements les plus récents sur l'organisation des sensations lumineuses par le cerveau pour répondre aux questions les plus diverses sur les couleurs. Ils n'en négligent pas pour autant les aspects historiques, voire esthétiques de leur sujet. C'est ce qui rend leur ouvrage intéressant et accessible à un public beaucoup plus large que celui des seuls scientifiques : artistes, sociologues, psychologues, historiens, artisans, etc. La première partie de l'ouvrage concerne les connaissances les plus générales : phénomènes colorés de nature physique, chimique, physiologique ; combinaison lumière-matière ; réfraction, diffusion, interférences ;

les mélanges, les critères d'harmonie, les rapports entre la neurophysiologie de la vision et les couleurs de l'artiste. La seconde partie, plus formalisée, s'applique à la mesure des phénomènes colorés ; elle s'adresse davantage à des spécialistes.

Le *Traité des couleurs* constitue donc un ouvrage de base que tout artiste devrait lire et conserver pour s'y référer. Il comprend de nombreux schémas et de nombreuses illustrations qui facilitent la compréhension des mécanismes souvent complexes qui sont exposés. Enfin, il renvoie à une bibliographie riche d'ouvrages récents susceptibles d'explorer davantage chacune des questions concernant les couleurs.

B.L.

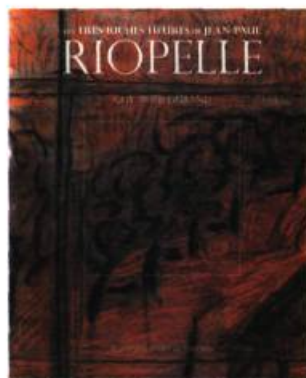
RICHE RIOPELLE

LES TRÈS RICHES HEURES DE JEAN-PAUL RIOPELLE

Par Guy Sioui Durand

Éditions d'art le Sabord, 2000

90 pages, 25 photos en couleur
et en noir et blanc, 41 reproductions en couleur



Couverture de *Les très riches heures*
de Jean-Paul Riopelle

Le livre *Les très riches heures de Jean-Paul Riopelle*, dont le titre se veut un clin d'œil au « roi des manuscrits enluminés » *Les très riches heures du Duc de Berry*, est le résultat d'une volonté bien spécifique : présenter l'artiste dans son intimité. Mais, plutôt que de présenter une collection de textes pour chaque heure liturgique de la journée, l'ouvrage a comme point de départ un essai critique de Guy Sioui Durand portant sur les motivations de l'artiste et plus particulièrement sur l'exposition *Les très riches heures* présentée au Musée Le Châtaud, à Percé, au cours de l'été 2000 (voir *Vie des arts* n° 179, été 2000, p.16).

Le texte *Entre les hiboux et les oies, les coqs de Riopelle* aborde donc l'ensemble de la carrière du peintre par le biais d'un point d'entrée bien spécifique, soit la série des coqs. L'auteur appréhende ainsi le style de Riopelle via l'influence qu'ont exercée sur lui la culture amérindienne, certaines régions du Québec, les figures marquantes des mouvements automatistes et surréalistes. Les abondantes reproductions en couleur, notamment de la série des *pommes* et de la série des *coqs* réalisées en France entre 1968 et 1976, soutiennent les propos de l'auteur. La mise en page, souvent sur fond noir, met en valeur les couleurs et les contrastes privilégiés par l'artiste.

De nombreuses photographies inédites de l'artiste, seul ou accompagné de ses proches, ainsi que des vues de ses lieux de travail et de résidence contribuent à donner un caractère intime à l'ouvrage. Cet ajout permet de distinguer le livre des autres ouvrages d'analyse critique publiés à propos de Riopelle puisqu'en alliant l'essai à la forme plutôt professionnelle de type album photo, *Les très riches heures de Jean-Paul Riopelle* est susceptible de plaire autant à un public d'amateurs que d'érudits.

En somme, il s'agit d'un ouvrage dont la principale qualité est de concilier une introduction à la compréhension critique des œuvres de Jean-Paul Riopelle et une incursion dans la vie privée d'un artiste adulé autant pour son talent de peintre que pour son caractère indépendant et fougueux.

Martine Rouleau

JOURNAL D'ARTISTE

RODOLPHE DUGUAY, JOURNAL 1907-1927

Les éditions Varia

760 pages, *texte intégral établi, présenté et annoté par Jean-Guy Dagenais avec la collaboration de Claire Duguay et Richard Foisy*

Collection « Documents et Biographies »



L'écrivain et ami Hervé Biron¹, quelques mois après le décès de Rodolphe Duguay en 1973, s'était vu confier la lecture de ce qui avait été le journal intime de l'artiste durant ses années de formation artistique. La parution d'un petit livre, *Carnets intimes*², nous aura alors permis de découvrir un peu qui fut Rodolphe Duguay.

Outil précieux, ces écrits comportent des informations de première main concernant le destin singulier du jeune paysan nicolétain, ses pas initiatiques dans la vie urbaine montréalaise d'alors, le parcours cahoteux mais déterminé de l'aspirant artiste jusque dans l'exil volontaire et probatoire de sept années parisiennes. Bien sûr, le journal relate divers événements marquants ou anecdotiques, mais aussi, plus simplement, des bilans de ses activités, de ses rencontres, de ses rendez-vous et déplacements, de sa comptabilité. Le journal de Duguay se présente sans prétentions littéraires. Ce qui ne veut pas dire que le style spontané, souvent syncopé des *Carnets*, ne pouvait pas laisser couler des réflexions, des descriptions dotées de qualités de style.

Si nous considérons, au Québec, ce que d'autres artistes ont pu laisser de pratiques similaires, ce sont les *Écrits II*³ de Paul-Émile Borduas qui s'offrent les premiers à la comparaison. Le deuxième tome d'une édition critique universitaire du journal et de la correspondance de Borduas s'est ajouté, en 1997, à un essai de Gilles Lapointe, *L'envol des signes, Borduas et ses lettres* (CÉTUC-Fides, 1996). Dans l'introduction des *Écrits*, les auteurs relèvent eux-mêmes « des rapports implicites qu'on peut établir entre les écrits intimes de Borduas et [...] les *Carnets* de Duguay ».

À la différence du journal utilisé comme témoin – destiné à rendre un jour témoignage –, le journal de Duguay est un confident, le plus intime qui soit. L'auteur s'écrit à lui-même. Si des faits y sont rapportés pour leur valeur référentielle et informative, des états d'âme y sont livrés plus longuement comme ceux médités dans le retranchement d'une cellule, joies et peines, exutoires souvent d'une solitude qui pèse. Nous ne sommes plus en face d'une œuvre concertée. La composition aléatoire, fragmentée, se présente avec franchise, simplicité et spontanéité d'expression. Les lettres familières afficheront la même tonalité de transparence, de naturel.

Il reste pourtant que, pour Duguay, son « *cher petit cahier* » est là aussi comme un mémorialiste de choses dont il sera utile ou bon de se souvenir :

Paris, 11 mars 1925 – Ce petit confident me dira plus tard combien le doux Jésus m'avait réservé de bonheur pour la dernière moitié de l'année 1924. Ce bonheur se continue, et à vous qui peut-être lisez ces pages griffonnées [...].

C'est donc dire que ce journal, pour intime et personnel qu'il fût, pouvait être destiné à être partagé en amitiés privilégiées. Duguay se met déjà dans la peau d'un possible lecteur : « *à vous qui peut-être lisez ces pages griffonnées* », et non *lisez*. C'est dire aussi que ce journal n'avait rien à cacher... Quand Duguay prend à témoin de son bonheur cette page de 1925 citée plus haut, c'est qu'après avoir enfin été choisi comme boursier du Gouvernement du Québec*, à l'automne 1924, il avait découvert à Lisieux « *la petite Thérèse* ». Coup de foudre. À partir de ce moment, les pages du journal, qui ne manquaient pourtant pas de références presque quotidiennes au divin, seront envahies par les épanchements d'une dévotion passionnée, exaltée, – amoureuse, diront

certains – pour la future sainte. Cette dévotion en devient presque gênante pour le lecteur qui est mis en contact avec ce qui peut être considéré comme une manifestation par trop naïve de la religion d'une époque ou comme un exemple déconcertant d'illumination mystique. Quoi qu'il en soit, par delà les sentiments particuliers du chrétien, il y a la détermination de l'homme que pareils sentiments soutiennent, la sensibilité de l'artiste qu'ils animent.

Puiser dans les écrits touffus conservés par Rodolphe Duguay, c'est une chance que voudraient posséder bien des biographes. Ainsi, peut-on déplorer la destruction des documents personnels de Suzor-Coté. Duguay nous aura au moins laissé quelques informations sur son maître. Son journal et sa correspondance nous en apprennent donc beaucoup, non seulement sur Duguay lui-même, sa vie intérieure, intellectuelle et morale, mais aussi sur sa vie familiale, sociale, culturelle, ainsi que sur les contextes et contingences de temps et de lieux qui ont été les siens.

Rodolphe Duguay ne s'est donc pas commis dans un journal dit littéraire. Ce n'était pas son but. Les fins qu'il a poursuivies ont

l'avantage de servir des valeurs biographiques et historiques sûres, sans les interférences que des stratégies, conscientes ou non, risquent de produire en enjolivures ou lacunes chez celui qui verrait déjà ses textes dignes d'une potentielle édition...

De par la modestie et la franchise qui ont toujours guidé la plume de Duguay, on peut tout de même parler de son journal comme d'une œuvre en soi. Un journal qui est riche des qualités qui lui sont propres. Document d'un apport indéniable pour comprendre et apprécier la vie de l'homme et de l'artiste que fut Rodolphe Duguay.

Lévis Martin

¹ Hervé Biron (1910-1976), historien (*Grandeurs et misères de l'Église trifluvienne, 1615-1947*), romancier (*Poudre d'Or, Nuages sur les brûlés*), poète (*Herbier de chair*) et journaliste.

² Rodolphe Duguay, *Carnets intimes*, présenté par Hervé Biron, Montréal, Boréal Express, 1978, 272 p.

³ Paul-Émile Borduas, *Écrits II 1923-1953. Écrits II 1954-1960*, édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe, PUM, coll. Bibliothèque du Nouveau Monde, Montréal, 1997, 2 tomes, 1160 p.

TRÉSORS ENTOMOLOGIQUES

LES INSECTES. MONSTRES OU SPLENDEURS

Jacques de Tonnancour

Préface par Hubert Reeves

Éditions Hurtubise HMH Ltée

2002, 162 pages, 155 photos pleine couleur



Couverture de *Les insectes. Monstres ou splendeurs*

Jacques de Tonnancour est artiste-peintre, professeur, joaillier, collectionneur et photographe d'insectes. Toutes ses occupations qui peuvent sembler au premier abord bien éclectiques convergent pour donner le jour à *Les insectes. Monstres ou splendeurs*, un ouvrage qui se veut à la fois une œuvre, un outil pédagogique, un bijou et un merveilleux hommage à la beauté (bien

souvent insoupçonnée) des étranges créatures que sont les insectes.

L'album est en effet un plaisir pour les yeux. 155 photos d'une grande qualité, dont certaines constituent des œuvres en soi, garnissent les pages faisant presque oublier la présence du texte. Pourtant, ces clichés saisis par de Tonnancour complètent une lecture pour le moins informative et accessible. Ainsi, l'auteur favorise une approche inattendue en abordant l'insecte d'un point de vue historique et symbolique. Il tente donc de fournir des explications à la fascination qu'inspirent les petites bêtes en s'attardant sur la façon dont elles étaient perçues et représentées à travers les temps. Le lecteur apprend donc que les Égyptiens vouaient un culte aux scarabées, alors que les Grecs les méprisaient, voyant en eux l'incarnation même du mépris de la connaissance.

Le lecteur pourra également parfaire ses connaissances entomologiques en consultant les chapitres quatre à douze qui traitent des origines, de la morphologie, de la coloration, de l'évolution et des stratégies de défense des insectes. Le vocabulaire toujours accessible et le glossaire à la fin de l'ouvrage assurent une lecture fluide et agréable à laquelle contribue le style de l'auteur qui est littéraire, sans tomber dans l'académisme.

Finalement, Jacques de Tonnancour réserve le dernier chapitre à l'observation d'une tout autre espèce rare : le collectionneur ! L'auteur revêt ainsi à la fois le rôle du spécimen sous verre qui est observé et analysé et celui de l'homme de science qui cherche à comprendre ce phénomène souvent associé à la compulsion. Pour ce faire, il emprunte les voies de la psychanalyse, de l'histoire et de la philosophie.

La préface de Hubert Reeves allie la poésie à la prise de conscience. En effet, le célèbre astrophysicien nous rappelle que les papillons ont déserté nos jardins et nos campagnes, victimes des insecticides. Il souligne ainsi l'urgence de découvrir et de chercher à comprendre l'univers menacé de ces créatures qui semblent avoir pour seule utilité « de réjouir nos yeux et d'embellir nos vies ». Le texte constitue une parfaite entrée en matière pour l'ouvrage qui vise à « révéler la beauté des insectes à qui peut la recevoir. » Avec *Les insectes. Monstres ou splendeurs*, Jacques de Tonnancour parvient non seulement à dévoiler une immense beauté là où on ne l'attendait pas, mais il nous ouvre également les yeux sur ce que peut signifier la volonté de partager une passion.

Martine Rouleau

* ERREUR D'ATTRIBUTION

Il serait peut-être temps de corriger l'erreur d'une allégation qu'on continue à répéter depuis qu'un historien d'art a écrit – est-ce Guy Robert le fautif, ou un autre avant lui? – que, « en 1926, un jury spécial composé de MM. Horatio Walker, Charles Huot, Jean Bailleul, Ivan Nelson, A. Panchelli, Gaston Hoffman et R. Lévesque, accorde à Alfred Pellán la première bourse jamais offerte à un jeune artiste par le gouvernement de la Province de Québec, pour continuer ses études et ses recherches à Paris » (Guy Robert, *Pellán, sa vie et son œuvre*, Éditions du Centre de Psychologie et de Pédagogie, Montréal, 1963, p.29).

Cette affirmation à l'apparence documentée récidive bientôt dans l'édition française de l'important ouvrage de J. Russell Harper, *La Peinture au Canada*, aux Presses de l'université Laval en 1966, à la page 367. Plusieurs publications sur Pellán la reprennent d'ailleurs. Ainsi, dans le catalogue de la rétrospective que le Musée des beaux-arts de Montréal et le Musée du Québec accordaient au « doyen [?] des artistes québécois » en 1972, voir les pages 12 et 150. Et dans une publication de Reesa Greenberg sur *Les Dessins d'Alfred Pellán* pour la Galerie nationale du Canada à l'occasion d'une exposition en 1980, en quatrième de couverture et en page 7. Puis, en 1986, c'est au tour de Germain Lefebvre en page 18 de son *Pellán, sa vie, son art, son temps*, publié chez Broquet, d'y aller d'un long paragraphe pour célébrer « une récompense fabuleuse »...

Il était à-propos et plus que temps de rétablir les faits : Alfred Pellán, en 1926, sera le troisième boursier, Georges-Henri Duquet (1887-1967) ayant été le second en 1925. Ce qui n'enlève rien à la renommée de Pellán. Rien non plus à son mérite à moins que, sciemment, il ait laissé lui-même se perpétuer une telle erreur sur la personne... Quant à Rodolphe Duguay, il aura d'autres préoccupations que ces fausses attributions. L'urgence aura été pour lui d'avoir la bourse. Pour nous, aujourd'hui, considérons son mérite à lui d'avoir ouvert à la reconnaissance par le gouvernement du Québec de l'apport des artistes peintres à la vie culturelle d'une nation.

L. M.